

43^e Festival international du film de Thessalonique | Panorama du cinéma grec

L'année des femmes

Élie Castiel

Number 223, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2003). 43^e Festival international du film de Thessalonique | Panorama du cinéma grec : l'année des femmes. *Séquences*, (223), 28–29.

43^e Festival international du film de Thessalonique | PANORAMA DU CINÉMA GREC

L'année des femmes

Si l'on en juge par le cru de la 43^e édition du Festival international du film de Thessalonique, le cinéma grec se porte bien, mais n'a pas encore atteint une certaine reconnaissance internationale. Ce phénomène est, à notre avis, principalement dû à un manque de reconnaissance, de la part des non grecs, d'une culture bilatéralement façonnée. D'une part par un orientalisme nostalgique qui suscite le Grec à entreprendre les choses placidement. De l'autre, une réalité européenne de plus en plus ancrée dans les mœurs qui les poussent à rivaliser avec leurs voisins.

Chez les cinéastes, notamment chez les hommes, cette double identité peut s'avérer compromettante dans la mesure où les personnages mâles se trouvent souvent perturbés par cette étrange dichotomie. C'est là le lot de la plupart des films grecs faits par des

hommes que nous avons visionnés au cours de l'événement. C'est le cas, par exemple, du héros dans **The King** (O Vassilias) de Nikos Grammatikos. En sortant de prison, un individu se trouve dans une société qu'il



Guardians of Time

ne reconnaît plus. Même l'élue de son cœur n'est plus la même. D'uniquement hellène, elle est devenue européenne, adoptant ainsi une certaine liberté d'action et de mouvement. L'homme en question deviendra un anti-héros lorsqu'il fera face aux habitants d'une petite localité hors de la grande ville. Des individus qui ont conservé les habitudes machistes et xénophobes acquises depuis des générations.

Toujours chez les hommes, Nikos Zervos tente de rendre hommage au film de Godard, **Alphaville**, dans **In the Shadow of Lemmy Caution** (Sti skia tou Lemmy Caution). Il ne réussit que maladroitement. Son film oscille entre la lourde parodie et une tendance à maintenir un *look 60's*. Pandelis Pagoulatos ne fait pas mieux avec ses **Sweet Dreams** (Onira Glyka), une histoire trop compliquée pour qu'on s'y attarde. Par contre, Nikos Nicolaidis accomplit admirablement bien son travail de cinéaste dans **Loser Takes All** (O Xamenos ta perni ola), le film grec le plus européen réalisé par un homme cette année. Tout en inculquant au héros les vertus de l'homme grec (machisme, don de la ruse et de la débrouillardise, fragilité cachée), il lui incruste des rudiments de comportement propre à l'Européen (décidé, franc, amoureux, courageux... et lui aussi, débrouillard). Chez le jeune Yannis Drakos, on sent un nouveau souffle, une vitalité rare au cinéma



Hard Goodbyes : My Father

grec, du moins si on se fie aux films que nous avons pu visionner au cours des quelques dernières années. De ces années d'apprentissage en Amérique (University of Southern California), Drakos a conservé cet humour dévastateur, organique et jouissivement anti-moralisateur qui rappelle les débuts de Quentin Tarantino. Car dans son **Merry-Go-Round** (Gyro gyro oli), point de récit linéaire traditionnel, mais des scènes d'une drôlerie irrésistible, un dialogue des plus *unpolitically correct* et un goût pour la dérision tout à fait époustoufflant.

Cette année, se sont les femmes qui ont eu la cote d'amour. Les femmes réalisatrices grecques du moment tournent avec leur intelligence et leur âme. Faisant fi de tout comportement égocentrique, elles se lancent dans la merveilleuse aventure de l'humain en proposant des films d'une élégance formelle indélébile, tantôt par le documentaire, souvent par la fiction.

C'est le cas, entre autres, de Penny Panayotopoulou qui, avec **Hard Goodbyes : My Father** (Dyskoli apoheretismi : o babas mou), prix ex-æquo de la FIPRESCI largement mérité, a construit un film sur la mémoire, la nostalgie et le temps qui passe d'une formidable beauté plastique. Elle s'est également entourée de comédiens qui, plutôt que de verser dans le pitoyable et le larmoyant, atteignent des moments de transcendance d'une rare intensité.

On pourrait en dire autant de Margarita Manda. Avec **Guardians of Time** (Fylakes tou hronou), elle conduit le spectateur aux fins fonds de l'histoire de son pays par le biais de quelques visites archéologiques. Son documentaire, d'un charme expressif, prend l'allure de la fiction lorsque ces *gardiens du temps*, les vrais gardiens de ces sites qui se perdent dans la nuit des temps parlent de leurs expériences avec les différents archéologues qui ont visité et œuvré dans leur région. Mais par la même occasion, Manda projette un cri d'amour pour ses origines, pour une nation qui, tout en conservant les intransigeances et les nécessités des temps actuels, se doit de revoir son passé pour mieux envisager le futur.

Katerina Evangelakou réussit admirablement bien son **Think It Over** (Tha to metaniosis), un film sur les décisions que doivent prendre les jeunes femmes (notamment les grecques) face à une nouvelle société faisant partie de l'Europe unie. Mais ces mêmes femmes trouvent souvent des obstacles. Dans ce sens, le film d'Evangelakou est une fiction politique ancrée dans son temps.

Et il y a aussi Kleoni Flessa et **Let's Go for an Ouzo** (Pame gia ena ouzo ?) qui paraît une suite logique au film d'Evangelakou parce

que, justement, un des personnages féminins a décidé de poursuivre son destin professionnel. Mais à quel prix !

Les femmes grecques tourment et elles filment un quotidien en pleine transformation. Une quotidienneté qui préoccupe de plus en plus les Grecs, hommes ou femmes, parce que ce qu'elle exige d'eux est un changement radical de comportement qui, si pris du mauvais côté, peut s'avérer un virage dangereux entre la tradition et la modernité.

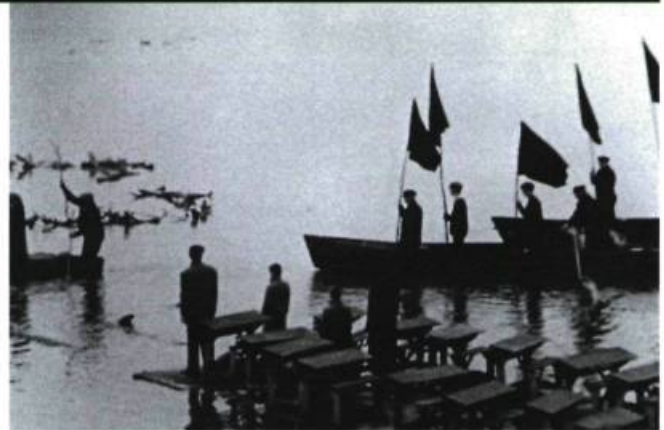
Élie Castiel

Thessalonique 2002 | TOURNAGE

The Weeping Field de Theo Angelopoulos

Un sol boueux. Un décor évoquant un village du début du siècle, quelque part en Europe de l'Est. Des maisons qui semblent avoir traversé un quelconque conflit armé. En quelques sorte, une atmosphère lourde et blafarde. Une poignée de journalistes, la majorité des étrangers, étaient conviés au plateau de tournage du nouveau film de

Theo Angelopoulos, The Weeping Field, première partie d'une trilogie, en quelque sorte, sur l'Histoire du XX^e siècle, et qui sera suivie par The Third Feather et The Eternal Return. Le célèbre réalisateur nous a accordé quelques minutes de son temps.



Élie Castiel

Avec cette nouvelle trilogie, vous avez l'intention de traverser la plupart des continents.

Oui, en effet. La première partie va se dérouler en Europe. En Grèce, bien entendu, mais aussi en Russie, en Autriche, en Italie... Et plus tard, dans les deux autres parties, il sera question, entre autres, de l'Amérique.

Si l'on en croit les rumeurs, c'est à travers l'histoire d'un couple que vous avez l'intention d'évoquer l'Histoire du siècle dernier.

Dans un sens, c'est vrai. Car une des histoires qui m'a toujours fasciné est celle d'Orphée et d'Eurydice. Ils forment sans doute un des couples les plus séduisants et tragiques de l'histoire littéraire.

Encore une fois, comme dans vos films précédents, vous êtes frappé par les mythes de la Grèce antique.

Oui, en effet. Mais je ne pense pas que les mythes sont des choses uniquement du passé. Je crois fermement qu'ils persistent de nos jours, sous différentes formes, bien entendu. Les mythes, à mon avis, constituent des histoires exemplaires qui parlent d'une façon extrêmement profonde de la condition humaine, de l'Histoire du monde, de nos espoirs, de la possibilité de dépasser les frontières de la vie et de la mort. Dans un sens, ils sont la poésie qui peut sauver le monde.

Sur le plan formel, allez-vous poursuivre avec l'esthétique du plan-séquence ?

Particulièrement dans la première partie. Mais dans les deux qui suivront, je voudrais imbriquer quelques nouveautés de style. Le tout dépendra de l'évolution du tournage.

Votre film, du moins, la première partie, sera-t-elle prête pour le Festival de Cannes ?

Je l'espère bien. Du moins, si tout fonctionne comme prévu.

Aspirez-vous une fois de plus à la Palme d'or ?

Non, pas nécessairement. Je l'ai déjà eue avec **L'Éternité et un jour**. Vous savez, certains l'ont déjà eu à deux reprises, et il s'agissait de jeunes réalisateurs. Pour ma part, je suis arrivé à l'âge de raison. Ce qui m'importe le plus, c'est que le film aboutisse à quelque chose de concret et de satisfaisant.

Le casting sera-t-il international ?

Oui, les lieux où se passera l'action l'imposent. C'est tout à fait logique.

Lors d'une entrevue que vous m'accordiez il y a deux ans, vous évoquiez Montréal comme un des lieux de tournage de cette trilogie. Est-ce encore le cas ?

C'est une possibilité. Mais en tout cas, le tournage se fera probablement au Canada, soit à Toronto ou à Montréal.

... à suivre